

“En Afrique, un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle”. C’est en ces termes empreints de nostalgie que le célèbre écrivain malien, Amadou Hampâté Bâ, rendait hommage aux aînés dans la culture africaine. Les couloirs du temps empruntent-ils toujours le même chemin ? Les échos qui y résonnent parviennent-ils encore jusqu’à nous ?

Afrique : La voie des aînés

“Les coopérants occidentaux ont tendance à se tourner vers les jeunes en Afrique : l'avenir est à la jeunesse, pensent-ils.”

Béni est celui qui collectionne les printemps en Afrique. Si, dans les sociétés occidentales, chacun se pousse du coude pour s'abreuver à grandes lampées à la sacro-sainte fontaine de jouvence, sur les terres qui ont vu naître l'humanité, l'on souhaite au nouveau-né d'accumuler “*plus de jours que les plus âgés du village*”. “*Qu'il soit vieux au point que sa tête soit toute fleurie, au point qu'il ne puisse plus marcher*”, énonce une prière de baptême en pays serer¹. Il semble qu'il fasse bon vivre pour les aînés en Afrique. Comment les anciens y ont-ils acquis ce statut mythique ? Leur rang demeure-t-il enviable aujourd'hui ? La voix des aînés retentit-elle toujours au-delà de la mêlée ?

¹ http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1983_num_37_1_1553# : p. 72



© QUICKSHOOTING - FOTOLIA

L'Afrique grisonne

L'Afrique est un continent jeune... qui vieillit. Ainsi, alors que l'on avait constaté un rajeunissement de la population africaine entre 1950 et 1995 – la moyenne d'âge étant alors passée de 18,7 ans à 17,4 ans (chiffres de 2011) – le mouvement inverse est enclenché depuis quelques années, si bien que les prévisions annoncent une moyenne d'âge de 30,7 ans en 2050. D'ici 2025, la tranche africaine de personnes de plus de 60 ans augmentera de 5%, pour atteindre 10% en 2050. Le continent africain restera un continent jeune (l'on estime qu'une population est vieille lorsque la part des plus de 60 ans

dépasse les 10%), mais dans certains pays africains, le rapport de dépendance des personnes âgées (le taux de personnes âgées pour 100 adultes en âge de travailler) pourrait doubler en 50 ans. Les défis seront nombreux dans les années à venir : la sécurité sociale et les systèmes de santé deviendront les priorités pour les politiques publiques. Cela ne sera pas sans conséquences pour l'équilibre de la vie communautaire (*voir cadre 2*).

<http://recherchesenethique.over-blog.com/article-vieillesse-en-afrique-i-3-72214736.html>

“Il est important d’obtenir la bénédiction des chefs et de présenter le projet pour qu’il soit bien compris de la population.”



© DIVERSITYSTUDIO - FOTOLIA

« Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait »

« Chez nous un adage dit “on ne vit jamais assez longtemps pour vivre toutes les expériences des autres” », nous confie le démographe burkinabé **Karim Derra**. « L’homme âgé, par la sagesse qu’il a accumulée à travers le temps, est un repère pour les jeunes », déclare-t-il. **Norbert Kpadonou**, chercheur béninois qui a étudié la structure de la famille au Bénin, au Togo et au Burkina-Faso, partage cet avis : « La personne âgée dans les sociétés africaines est, de façon générale, une institution. Elle est un guide pour la communauté, comme l’illustre le précepte qui veut “qu’un vieux qui est assis voit plus loin qu’un jeune qui est debout”. Il y a chez nous une formidable complémentarité intergénérationnelle ». Pour **Philippe Bocquier**, socio-démographe à l’université catholique de Louvain, cette complémentarité s’explique entre autres par une nécessité structurelle : « Les personnes âgées ont toujours exercé un rôle prépondérant dans les sociétés traditionnelles, que celles-ci soient africaines ou occidentales. Leur importance dans la vie communautaire dépend en partie du



degré d’intervention de l’État en matière de sécurité sociale : plus l’État est absent, plus les communautés doivent compter sur la solidarité intergénérationnelle pour subvenir à leurs besoins. Dans les sociétés occidentales, les vieux ont perdu de l’importance en même temps que la solidarité intergénérationnelle est devenue une compétence étatique. »

Karim Derra, directeur du Laboratoire d’anthropologie prospective de l’université catholique de Louvain, ajoute à cela une dimension symbolique, qui légitime le principe de séniorité en Afrique : le rapport privilégié des aînés aux ancêtres. « Dans les sociétés traditionnelles, l’ancêtre permet aux aînés de s’accorder un pouvoir et de parler au nom des aïeux, ceux-ci étant la source de la loi et de la normativité dans les sociétés coutumières. » Ce monopole du dialogue avec les ancêtres fonde une partie de la sagesse inhérente au statut d’aîné. Car les aînés sont avant tout des sages, qui exercent une série de fonctions en vertu de cette qualité.



Norbert Kpadonou

Les garants de la tradition

C'est en ce sens que, parmi les prérogatives des anciens, **Esther Vololona Razazari-vola**, présidente de l'association AVENIR (Manjakandriana-Madagascar), cite en premier lieu « la transmission des bonnes coutumes héritées des ancêtres » : « Ils doivent les transmettre aux enfants. Ils nous enseignent aussi les techniques. Ils connaissent leurs terres, savent comment et quand les travailler. La plupart d'entre eux n'a jamais fréquenté l'école, mais ils ont accumulé des années d'expérience. Même les jeunes ont toujours besoin d'eux. Les gens qui ont été à l'école et qui entretiennent de bonnes relations avec les patriarches arrivent à faire beaucoup de choses. »

Pour Karim Derra, la mission des aînés est capitale. Ce sont eux qui ritualisent la vie communautaire : « Chez nous, tous les événements de la vie, qu'ils soient heureux ou malheureux, sont d'abord gérés par les vieux². Quand il y a un décès, les vieux se

² En Afrique, être *vieux* est un honneur. *Vieux* ou *cheveux blancs* sont des termes qui marquent le respect. On dit *le vieux* ou

© CELESTE CLOCHARD - FOTOLIA



Le home pour vieillards de Saint-Pierre (Kinshasa)

Le rapport de dépendance des personnes âgées étant amené à croître dans les années à venir (*cadre 1*), des voix s'élèvent pour plaider pour la mise en place d'institutions destinées à l'accueil des aînés. La pratique est toutefois rarissime. Mettre ses parents dans un "home pour vieillards", ce serait renier les valeurs fondamentales de la solidarité et du respect dévolu aux anciens. Mr Mpata, le gestionnaire de l'hospice de Saint-Pierre à Kinshasa, nous

explique le sens particulier donné aux homes au Congo : « Les vieillards qui ont une famille ne sont jamais placés dans une institution. Ces résidences n'existent en réalité que pour les personnes abandonnées. Lorsque quelqu'un nous amène un vieillard, le bureau des affaires sociales de la commune mène une enquête pour comprendre pourquoi cette personne a été laissée dans la rue. Il lui délivre ensuite une "attestation d'indigence". »

La personne peut alors être admise dans un home pour vieillards. Dès ce moment, les visites familiales sont interdites. Une personne ne peut être prise en charge par l'État que si elle n'a plus de famille. Vous ne pouvez pas demander à l'État de prendre soin de l'un de vos parents, il vous revient de l'entretenir vous-même. Si vous décidez de placer votre aîné, vous renoncez aussitôt au lien familial qui vous lie à lui. »



**Esther Vololona
Razazarivola**

réunissent et organisent la cérémonie funèbre. Ils s'occupent aussi des naissances et de tout le cérémonial qui accompagne celles-ci. Ils sont les garants de nos traditions. Quand un jeune se perd chez nous, on se tourne vers les vieux qui sont censés s'en occuper. On dit alors qu'ils ont failli à leur mission. » Les aînés jouent un rôle similaire au Bénin, comme nous l'explique Norbert Kpadonou : « Les aînés ont la charge de l'initiation des plus jeunes. Dans certaines cultures au Bénin, il existe des rites de passage à l'âge adulte, comme la circoncision. Les jeunes qui doivent passer par cette étape sont conduits par les vieux qui ont déjà franchi ce cap. Ce sont aussi les aînés qui sanctionnent les unions. Il n'est

la vieille, homme très ancien ou femme très ancienne, la grande personne, celui (ou celle) qui sait, celui (ou celle) qui a la vision
<http://www.aci-org.net/drupal/node/474>

pas possible de sceller un mariage au Bénin sans l'accord des anciens. »

Femmes de l'ombre, femmes de pouvoir

Les femmes âgées en Afrique sont également parées d'un certain prestige. Celui-ci ne se traduit cependant pas nécessairement en termes de visibilité sur la place publique, nuance Philippe Bocquier : « Il y a des sociétés africaines où les femmes âgées travaillent dans l'ombre pour perpétuer des relations de pouvoir mais leur voix n'est pas identifiée comme telle. Les femmes ont beaucoup plus d'importance que l'on ne croit dans la maisonnée. Il est rare qu'un homme ne consulte pas sa femme pour prendre des décisions. Par ailleurs, lorsque les femmes atteignent un âge vénérable, lorsqu'elles n'ont plus le rôle de reproductrices mais d'encadrement de la famille, elles accèdent à un statut plus

élevé. L'espèce humaine est l'une des rares où l'on survit au-delà de son âge de reproduction et c'est certainement grâce au rôle que jouent les personnes âgées dans le soutien des plus jeunes. Dans beaucoup de sociétés, les personnes âgées, et surtout les grands-mères, remplissent la tâche de nounou et ont une place importante dans l'éducation ; elles sont aussi accoucheuses ; elles transmettent leurs connaissances sur la sexualité, sur le mariage, sur la procréation, sur la naissance et sur l'éducation. » Norbert Kpadonou souligne également ce pouvoir de l'ombre : « Beaucoup de gens ne comprennent pas comment fonctionnent les sociétés africaines. Ils minimisent le rôle des femmes. Dans la plupart des cultures africaines, ce sont les hommes qui prononcent les décisions, mais ce sont souvent les femmes qui les ont ratifiées. Si l'on prend le cas du Bénin, l'on comprend vite que les tantes ont un rôle très important



Philippe Bocquier

Philippe Bocquier considère souvent que la parole de la tante fait autorité. Elle peut apporter bénédiction ou malheur. Surtout s'il s'agit d'une tante paternelle. C'est elle qui possède le pouvoir dans la famille. »

Les anciens tout-puissants ?

Entre autorité publique et emprise sous-terrain, est-ce à dire que la voix des anciens s'impose dans tous les lieux de décision en Afrique ? C'est précisément contre cette conclusion hâtive que Philippe Bocquier nous met en garde : « Il y a plus de diversité culturelle et de pratiques par rapport aux vieux et aux ancêtres en Afrique que partout ailleurs dans le monde. Dans certaines sociétés, comme en Afrique de l'Est, par exemple, on appartient à une classe d'âge (à ne pas confondre avec une génération). Il y en a une qui a le pouvoir à un moment donné. Lorsque cette classe dépérit, les personnes qui survivent dans celle-ci sont mal considérées par le reste de la société parce qu'elles empêchent la classe d'âge suivante de prendre le pouvoir. Il y a même des pratiques – certes moins courantes aujourd'hui – qui consistent

à abandonner à leur triste sort les vieux qui ont dépassé un certain âge parce qu'ils sont considérés comme des êtres malfaisants qui s'attardent un peu trop sur cette terre. Par ailleurs, la position privilégiée des vieux, en grande partie légitimée par leur rôle de transmetteurs, est aujourd'hui globalement fragilisée par la généralisation de la scolarisation. Les personnes âgées avaient autrefois traditionnellement plus de connaissances, ce qui leur conférait un statut social. Inversement, le statut social les faisait accéder à un certain nombre de connaissances par des transmissions générationnelles. La scolarisation a provoqué un basculement de la nature du savoir : celui qui sait n'est plus toujours celui qui a accumulé des années d'expérience, mais celui qui est instruit par le système scolaire. Ce qui fait le propre de l'éducation à l'occidentale c'est d'arriver à transmettre dans un laps de temps beaucoup plus court et à travers des instruments pédagogiques élaborés des connaissances obtenues par les autres à une échelle beaucoup plus large. On n'est pas obligé de passer par sa propre expérience pour transmettre des connaissances. On fait l'économie de dizaines d'années, voire de siècles, d'évolution de la connaissance, à travers le système scolaire. Toutes les sociétés traditionnelles ont perçu ce phénomène. » Karim Derra témoigne de sa propre expérience à ce sujet : « La sco-



“L'expérience a toujours sa place. Le savoir que nous apprenons à l'école ne nous apporte pas toujours le savoir-vivre et le savoir-être.”



© POCO_BW - FOTOLIA

larisation croissante provoque inévitablement un conflit intergénérationnel. J'en suis un exemple. Quand je rentre au Burkina, on me dit parfois de faire des choses que je ne trouve pas logiques ou opportunes. Si je m'exprime à ce sujet, j'entends automatiquement “Ah, l'Européen est là !” Les aînés ne connaissent pas les modèles sociétaux qu'ont découverts les jeunes qui ont voyagé ou qui ont accès à Internet. Donc ils restent sur leurs positions car ils croient opérer de meilleurs choix. Par exemple, quand je rentre au pays, comme je ne suis là que la moitié du temps, je suis presque toujours avec mon fils de six ans. Une fois, j'ai été chez l'un de mes oncles, qui m'a dit de prendre des distances par rapport à mon fils, car la familiarité allait s'installer et le respect se perdre. Je ne partage pas cette opinion, mais je la comprends. Dans ces cas-là, il faut faire preuve de tact pour ne pas frustrer les gens, pour éviter de manquer de respect aux vieux. Vous devez vous contraindre à faire des choses que vous ne voulez pas faire. »

Contre vents et marées

En réalité, outre la scolarisation, de nombreux facteurs chamboulent, ces dernières

années, la place des aînés en Afrique. Les intervenants dans ce dossier sont unanimes sur deux facteurs particulièrement déstabilisants : l'urbanisation, qui entraîne une relative

nucléarisation des familles, et l'interdiction ou la disparition progressive des rites initiatiques, qui enlèvent aux aînés une partie de leurs prérogatives traditionnelles. Mais que l'on ne s'y trompe pas, préviennent nos interlocuteurs : les anciens restent des piliers incontournables de la vie communautaire. Comme le remarque Norbert Kpadonou, « l'expérience a toujours sa place. Le savoir que nous apprenons à l'école ne nous apporte pas toujours le savoir-vivre et le savoir-être. C'est pourquoi nous aurons toujours des choses à apprendre des aînés. » Karim Derra abonde dans ce sens : « Même si les jeunes tendent à gagner en indépendance sous l'impact de l'ensemble de ces facteurs, ils doivent continuer à s'aligner derrière la voix des vieux. Il y a des choses que vous ne pouvez pas faire, en tant que



**Pierre-Joseph
Laurent**

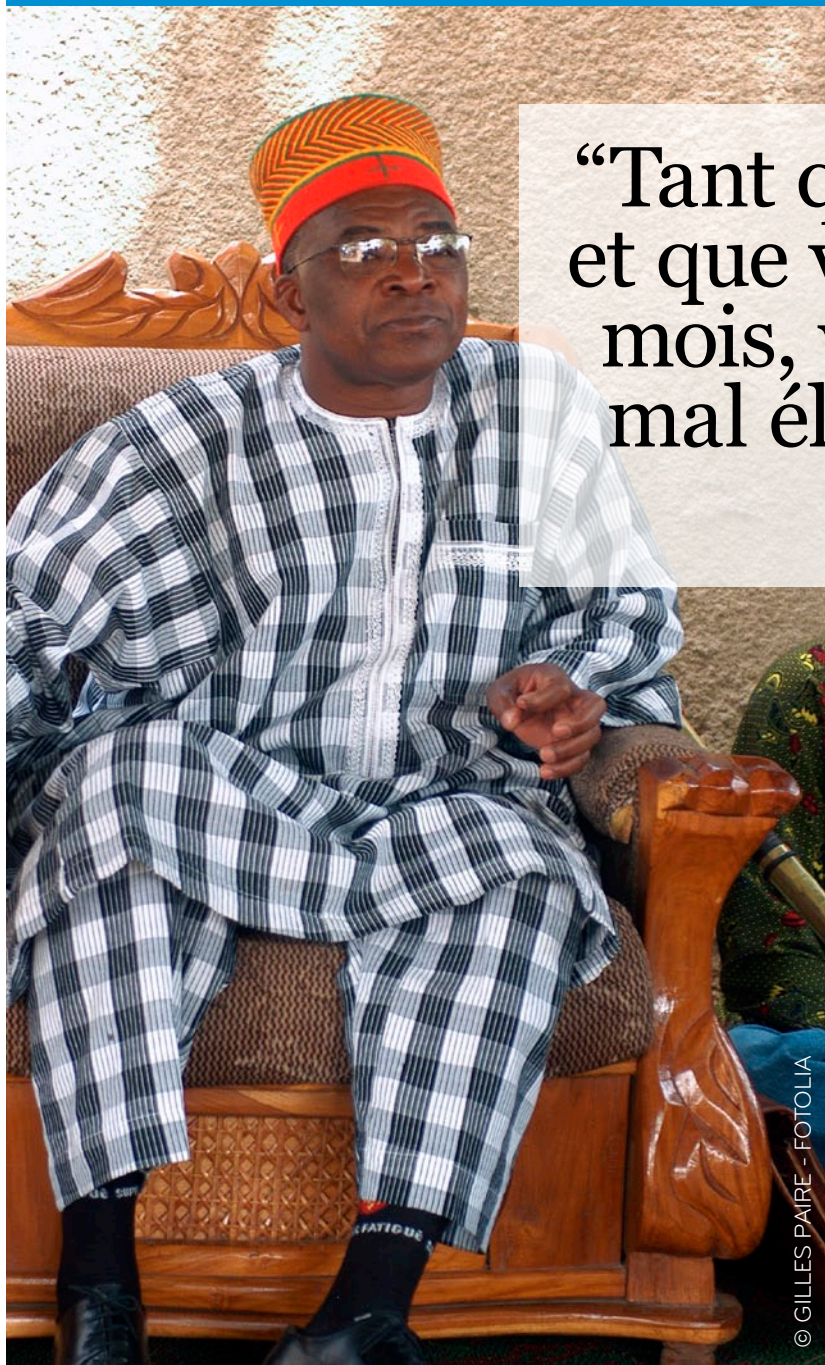


jeune. Pour occuper une place particulière dans la société, il faut avoir passé un certain nombre d'étapes. Aucun moyen financier, aucune instruction ne le garantit. »

Les racines du développement

Cet équilibre subtil de pouvoirs, ces nuances, peuvent être difficiles à saisir pour les acteurs étrangers qui désirent collaborer à des projets de développement dans le Sud. Comme nous le confiait Léon Koungou, l'un des intervenants dans un précédent dossier sur l'impérialisme, les coopérateurs occidentaux ont tendance à se tourner vers les jeunes en Afrique, par projection naturelle : l'avenir est à la jeunesse, pensent-ils. Cette transposition de notre modèle de pensée empêche parfois les projets de s'implanter localement, car il n'y a pas d'appropriation par les plus âgés, qui continuent à être des acteurs décisifs du changement au Sud. Esther Vololona Razazarivola revient sur une anecdote éloquent

à ce sujet : « Les patriarches exercent toujours une influence significative dans les milieux ruraux à Madagascar. Leur existence est très importante. L'un d'eux me racontait que des gens étaient venus au village pour faire de la sensibilisation à la vie familiale. Ils voulaient apprendre aux femmes à contrôler les naissances. Mais ce fut un échec total : ils n'ont pas eu accès aux femmes parce qu'ils n'avaient pas pris la peine de rencontrer les patriarches. On ne peut pas avoir d'impact en négligeant les anciens. » Pour Pierre-Joseph Laurent, le dialogue préalable avec les patriarches est une condition essentielle au bon déroulement des projets de développement, que les aînés semblent ou non exercer encore leur pouvoir : « Si l'on veut respecter ce que furent ces systèmes hiérarchiques, un respect normal impliquerait de s'adresser d'abord aux personnes âgées. Il faut leur demander comment tourne leur village. Quelle est l'histoire de leur localité. Quel est leur avis au niveau du développement.



“Tant que vous ne parlez pas la langue et que vous n’y avez pas vécu plusieurs mois, vous ne serez pas perçu comme mal élevé. Vous ne serez pas non plus écouté de la même manière.”

Il faut s’imaginer qu’elles ont réellement quelque chose à dire et ne pas feindre notre intérêt pour leur opinion. Il ne faut pas attendre que la conversation se termine pour enfin mettre en œuvre le projet que l’on était venu développer. » C’est aussi en ce sens qu’œuvre **Yasmina El Alaoui** : « J’ai participé à une mission sur les groupes féminins dans un village au Burkina. La première chose que j’ai faite, c’est saluer le préfet, lui présenter le projet, et saluer le chef de terre, pour avoir sa bénédiction. C’est important : quand vous allez dans un village pour y développer un projet, il faut associer la chefferie, les anciens, pour leur signifier votre considération. Le développement ne peut pas se couper des racines. Par ailleurs, si ensuite il y a un problème dans le village, vous pourrez compter sur l’autorité traditionnelle des aînés pour le régler. Il est important d’obtenir la bénédiction des chefs et de présenter le projet pour qu’il

soit bien compris de la population. »

La course au temps suspendue

S’il est important de nouer le dialogue avec les aînés, il est tout aussi impératif de saisir les codes à respecter lorsque l’on s’adresse aux anciens afin d’éviter de commettre des impairs fatals à la communication. Les premiers instants, marqués par les salutations, sont particulièrement ritualisés. Orientation du regard, inclinaison du corps, gestes, habillement, autant d’éléments normés différemment selon les régions et les traditions. Une valeur centrale semble sous-jacente à l’ensemble de ces pratiques : le respect du temps (*lire notre dossier à ce sujet*). Comme le



Yasmina El Alaoui

décrypte Karim Derra pour les Mossis au Burkina : « Lorsque l'on s'adresse aux personnes âgées, il faut montrer que vous avez le temps, que vous êtes prêt à rendre service. Mais il convient avant tout de demander aux aînés si eux-mêmes ont le temps, s'ils sont disposés à vous entendre. Le temps de chacun est précieux. Ne dérangez pas une personne âgée si la question que vous lui posez n'est pas essentielle. Il y a des échelons de pouvoir à respecter : si vous vous adressez directement à un grand-père pour discuter d'un problème, c'est comme si vous brûliez les étapes : vous devez aller voir l'échelon intermédiaire, l'oncle. » Yasmina El Alaoui insiste aussi sur la nécessité de se défaire la notion d'urgence qui caractérise bien souvent notre rapport au temps : « Avant d'amorcer la discussion avec un chef mossi, celui-ci doit vous désigner un siège. En général, il faut encore attendre que l'on apporte de l'eau. À ce moment-là, vous resaluez et demandez si ça va. Ces salutations prennent du temps. Il faut respecter les moments de silence, qui peuvent être étranges et inconfortables pour vous. » En réalité, comme l'observe Pierre-Joseph Laurent, ces règles valent surtout pour

© AFRICA - FOTOLIA



N'est pas "vieux" qui veut

Un aîné n'est pas automatiquement perçu comme "sage". Pour cela, il doit respecter et incarner certaines valeurs. Philippe Bocquier : « La personne âgée maintient la cohésion du groupe : tout ce qui peut y contribuer représente dès lors une valeur importante. Ainsi, un aîné qui n'aurait pas eu d'enfants sera totalement absent des processus de décision car il n'aura pas assumé sa tâche de reproduction du

groupe. » Par ailleurs, ajoute Karim Derra : « Il ne suffit pas d'avoir une descendance abondante. Si un vieux a des enfants qui n'ont pas réussi, il a failli à sa mission. Il faut que l'on sente que le vieux a des valeurs sûres, qu'il a pu transmettre. Un vieux ne peut pas commettre des actes répréhensibles par la société dans laquelle il vit. Il peut être déchu de son statut de sage s'il s'engage dans des disputes de succession,

par exemple. Il doit être conciliant, se projeter au-delà de son propre intérêt, avoir du recul, ne pas être émotif. » « Ce sont simplement les valeurs humaines », résume Norbert Kpadonou, « les vieux doivent régler les problèmes de famille. Ils ne peuvent pas en avoir eux-mêmes : ils doivent d'abord balayer leur propre cour avant de balayer la cour des autres. » Un statut qui se mérite !



© NARVIKK - ISTOCK

Entre libre-arbitre et bénédiction

Le verdict des aînés n'est pas toujours coercitif. La plupart du temps, chacun reste libre d'opérer ses propres choix. Certaines croyances demeurent toutefois tenaces et il reste essentiel d'obtenir la bénédiction des anciens pour les décisions importantes de la vie, comme le confie Esther Vololona Razazarivola, qui partage une anecdote interpellante à ce sujet : « *L'on n'est pas obligé de suivre la décision du patriarche. Si*

l'on n'est pas d'accord avec son verdict, on se tait, on ne conteste pas publiquement son opinion. Mais nous restons libres d'agir selon notre volonté, en assumant les conséquences. Au village, un jour, un jeune homme est venu voir le patriarche pour lui demander s'il voulait bien l'accompagner pour rencontrer la femme qu'il désirait épouser. Le patriarche n'était pas d'accord avec cette union. Il lui a répliqué qu'il

devait chercher un autre homme pour l'accompagner dans ses démarches. Le jeune homme a décidé de se marier malgré tout. Mais il n'a jamais eu d'enfant de ce mariage. Pour les Malgaches, avoir un enfant est une bénédiction. C'est grave de ne pas pouvoir enfanter. On ne sait pas si ce malheur est causé parce que l'homme n'a pas suivi le conseil du patriarche, mais cette malédiction demeure étrange. »

les personnes acculturées : « Vous seriez étonné du pragmatisme dont font preuve les anciens. Tant que vous n'êtes pas considéré comme proche de ces sociétés, tant que vous ne parlez pas la langue et que vous n'y avez pas vécu plusieurs mois, ils s'imaginent bien que tous ces codes ne vous sont pas accessibles. Ils autoriseront les écarts. Vous ne serez pas perçu comme mal élevé. Le revers de la médaille, bien sûr, c'est que vous ne serez pas non plus écouté de la même manière que celui qui fait l'effort de se rapprocher de cette complexité. » Et de boucler la boucle : « Nous en revenons encore à la notion de temps : il faut des mois pour entrevoir ces premiers pas de rapprochement véritable. Or, nous avons aujourd'hui une tout autre notion du temps. » Et si, à force de courir après le temps, nous perdions notre temps et celui des autres ? Ne pourrait-on imaginer que vivre hors du temps, c'est précisément vivre dans le temps ? De quoi se faire quelques cheveux blancs.